
Techniques&charlie

Frédéric Joulian, Olivier Gosselain, Bernard Hubert, Georges Guille-Escuret, Salvatore d'Onofrio, Boris Valentin, Gil Bartholeyns, Pierre-Olivier Dittmar et Thierry Smolderen

**Édition électronique**URL : <http://journals.openedition.org/tc/7358>

DOI : 10.4000/tc.7358

ISBN : 0248-6016

ISSN : 1952-420X

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 mai 2015

Pagination : 6-17

ISBN : 9782713224874

ISSN : 0248-6016

Référence électronique

Frédéric Joulian, Olivier Gosselain, Bernard Hubert, Georges Guille-Escuret, Salvatore d'Onofrio, Boris Valentin, Gil Bartholeyns, Pierre-Olivier Dittmar et Thierry Smolderen, « Techniques&charlie », *Techniques & Culture* [En ligne], 63 | 2015, mis en ligne le 11 décembre 2015, consulté le 22 septembre 2020. URL : <http://journals.openedition.org/tc/7358> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/tc.7358>

Tous droits réservés

TECHNIQUES&CHARLIE

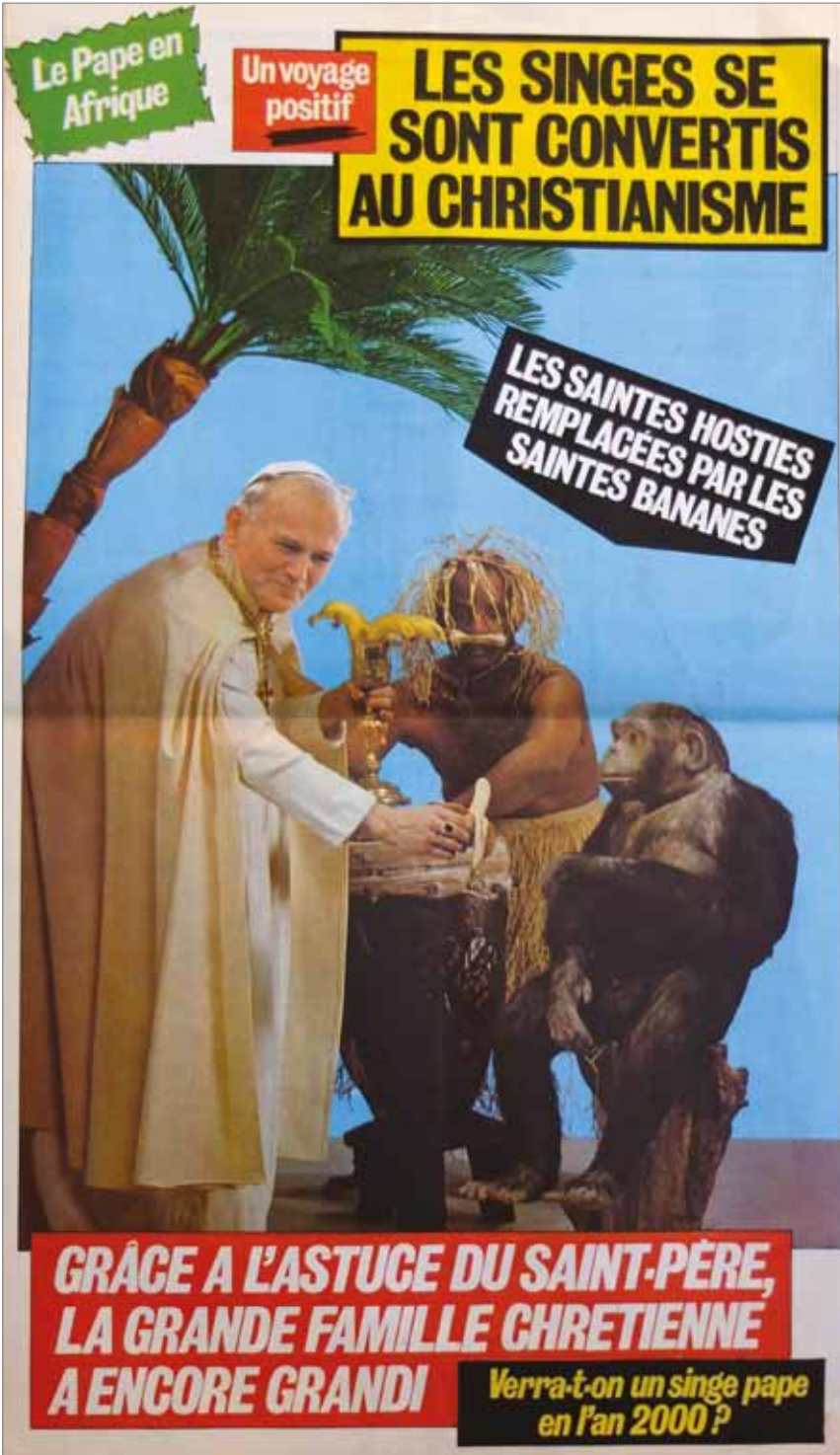
Frédéric Joulian
Anthropologue, EHESS

Après l'assassinat des dessinateurs de Charlie Hebdo par des intégristes et les jours de tristesse, de colère ou de communion collective que nous venons de vivre, il nous a semblé important de ne pas nous taire, sous prétexte de science et d'objectivité. Une revue n'existe vraiment que par les hommes et les femmes qui l'animent, et, même si la nôtre est consacrée aux rapports sociaux aux techniques et aux objets, elle ne peut se faire sans engagement, sans empathie, sans réflexion constante sur l'altérité et l'inter-culturalité, et sans mise en perspective du travail au regard d'événements extérieurs, à cet événement violent, à Paris, et à tous ceux qui se déroulent simultanément, mille fois plus meurtriers, au Nigéria ou en Syrie, au nom de croyances ou idéologies obscurantistes ; celles des extrémistes bien sûr, mais aussi de celles des politiques démagogues qui depuis des décennies préparent de façon parfois irresponsable le terrain de tels passages à l'acte.

- Que peut dire l'anthropologue et plus généralement le chercheur en sciences humaines dont l'exigence critique est parfois convergente à celle des satiristes ? Et parfois pas, lorsqu'il respecte la liberté de pensée, la différence

culturelle et se trouve alors, un jour ou l'autre, en porte à faux, partagé entre le devoir de compréhension de certaines traditions (irrecevable, comme l'excision) et celle de devoir les dénoncer, de prendre position, en tant que personne sensible et éclairée ?

Parce que son véritable entendement est total, tout à la fois raisonné et sensible, l'anthropologue est aujourd'hui bousculé, déséquilibré. Comme un sismographe des sociétés et des affects, il rejoint les caricaturistes de Charlie, les soutient dans l'exigence laïque mais s'en démarque aussi, pour comprendre et expliquer. Ses objectifs ne sont pas de critiquer ou de faire rire mais bel et bien de répondre aux interrogations les plus variées, celles qui portent sur les raisons profondes de la violence ou celles, plus anecdotiques – quoique – qui poussent à s'interroger sur l'efficacité des bananes !



Charle Hebdo, numéro 496, 14 mai 1980

Olivier Gosselain
Anthropologue, archéologue,
Université Libre de Bruxelles

Et voilà. Les lampions du bal
des faux-culs sont éteints.
Les religieux se remettent
à vociférer. Le manège
politique recommence à

tourner. Des intellectuels nous expliquent qu'il aurait mieux
valu... Qu'il faudrait éviter de... Enfin qu'on ne doit pas trop
s'attacher à des libertés si relatives. Et pendant ce temps-là,
Charb et les autres restent toujours aussi morts.

À quoi bon en rajouter une couche? Encore un éditorial pour
Charlie? Ce mois-ci, c'est dans *Ma Maison & Mon Jardin* ou
Le Chasseur Français qu'on peut espérer y échapper (notez
en passant un bel éditorial, franc et viril, sur le scandale des
dates de fermeture de la chasse aux oies dans *Le Chasseur*).
Et voilà maintenant *Techniques & Culture* qui s'y met! Et
bien oui. Parce que ça fait sens. Parce qu'on a des trucs en
commun avec *Charlie Hebdo*.

Dans une vidéo qui a tourné en boucle après le 7 janvier,
Charb expliquait que les membres de l'équipe ne pensaient
pas à leurs lecteurs en dessinant ou en écrivant, mais à leurs
copains. Qu'ils cherchaient à les épater. À les faire marrer.
C'est dingue, je me suis dit en l'écoutant : c'est exactement
la même chose chez nous, quand ça se passe bien dans
nos boulots de recherche et d'édition. Comme lors de nos
meilleures journées (et soirées!) préparatoires aux numéros
thématiques. Nos meilleurs comités de rédaction. En somme,
quand des gens font bien les choses ensemble. Parce que
ça les fait marrer et que l'avis des autres compte vraiment.
Et puis il y a le combat contre la connerie institutionnalisée.
Pas seulement celle des obsédés du poil ou du prépuce :
d'autres s'en chargent très bien (bénédictions sur eux et
merci). Notre connerie à nous, si j'ose dire, c'est celle des
dandys académiques, poussés dans le dos par une politique
des sciences fondée sur la compétition et la Com. Vous les
voyez venir de loin dans les sciences humaines et sociales :
novlangue toute en néologismes opaques, superlatifs et fran-
glismes ; goût pour le scientisme ; saut continu d'un thème
à la mode à un autre (vous venez d'avoir le patrimoine, la
résilience, la nostalgie, les flux ; vous aurez peut-être le rien,
le presque tout, l'indicible, le dégluti) ; et fragmentation à
l'infini des champs recherche (« L'anthropologie de ceci »,
« La sociologie de cela » : ça ne vous rappelle pas Martine?).
Et tout ce beau monde évolue dans l'univers enchanté de
l'Excellence, qui sent bon la gagne et le pouvoir : Idex, Labex,
Equipex, Analsex (Ah non, pas celui-là. Ou métaphoriquement
alors).

GILBERT DELAHAYE - MARCEL MARLIER

martine

adopte une posture théorique



Comme disait Ph. Gelin dans un ancien numéro, « les objets
sont notre plomb dans la tête » (Oui : on peut aussi être de
mauvais goût à T&C). Ça nous préserve sans doute plus
facilement de ces conneries. Mais le combat reste permanent.
Tout comme le combat contre les autres formes d'assujettisse-
ment de la recherche et de l'éducation au dogme néolibéral.
Je vous renvoie ici au site des désexcellents, qui expose tout
ça en détail, sans oublier d'en rigoler : <<http://lac.ulb.ac.be/LAC/home.html>>.

Un dernier truc : nous sommes aujourd'hui très isolés dans le paysage de l'édition scientifique. Vous connaissez beaucoup de revues qui publient des articles scientifiques sous forme de bande-dessinée ou de reportages photos ? Qui reçoivent la contribution d'un dessinateur de *Charlie Hebdo* ? Qui accordent autant de soin au contenu qu'à la présentation ? Qui font figurer un autocollant de mise en garde sur une couverture, en guise de doigt d'honneur scientifique ? Et pourtant ni les ventes ni les abonnements ne suivent. T&C n'est actuellement qu'en sursis. Ça me rappelle cette phrase de Cavanna, au moment où Charlie déposait le bilan en 1982 : « Je ne vois rien sur le marché français (et encore moins ailleurs) qui puisse lui être comparé. Résultat : vous ne l'achetez pas. Bande de cons. Crevez. »



Bernard Hubert
Ecologue, sociologue,
INRA, EHESS

Pour moi, au-delà de l'horreur, la question qui m'a empêché de dormir pour quelques nuits est celle de la dérive des laissés pour compte de notre modèle

de société dont tout le monde paraissait si fier hier ! Le mythe du « noir/blanc/beur » aurait-il fait long feu après avoir été porté aux nues à la suite d'un éphémère succès sportif comme si cela pouvait suffire à donner sens au-delà de quelques jours, comme si cela exprimait autre chose qu'une trouvaille médiatique sans fondement autre qu'une formule du moment. De nombreux chercheurs en sciences sociales y sont allés voir de plus près, là où vivent nos concitoyens, et ont tissés quelques repères et pistes pour rendre plus intelligible le monde dans lequel nous vivons et qui change si vite ... Ils ont publié, comme on dit, c'est-à-dire rendu publics, le résultat de leurs observations, analyses et interprétations, dans des ouvrages ou des revues comme la nôtre. Mais qu'en avons-nous fait ? Quels moyens nous sommes-nous donnés pour que cette connaissance aide à dépasser les phrases simples et les visions manichéennes qui traversent l'espace public sur ces questions ?

Nous aimons parler d'une recherche en société, mais que faisons-nous réellement pour cela ? Quels moyens nous donnons-nous et comment nous servons-nous des quelques outils dont nous disposons pour éclairer l'espace public, non pas pour y dire ce qu'il faudrait faire, nous n'en avons ni la prétention ni la légitimité, mais pour rendre intelligible à chacun la complexité



que nous reconnaissons au monde réel et que nous voudrions les aider à reconnaître également? Quels moyens nous donnons-nous pour que le dualisme science/société soit autre chose que de la « Com » top down de nos établissements, dans un jeu pervers confortant pour l'éternité quelques mouvements citoyens dans leur rôle de légitime revendication, voire de contestation d'un monde dominé par la Technoscience? Par notre réserve, n'avons-nous pas participé nous-mêmes à faire de ce dualisme une dualité, génératrice d'un clivage entre un monde scientifique et le reste de la société? Ne pourrait-on pas alors commencer par nous-mêmes et réexaminer les non dits, questionner les facilités et les convenances auxquelles nous cédon dans notre quotidien de chercheurs, par exemple dans la recherche de moyens et de reconnaissance. Alors je commence par me regarder moi-même dans mes pratiques et mes comportements et je veille à ne pas sombrer insidieusement dans la convenance de l'absence de critique (sérieuse, sur le fond, pas sur les procédures ou les hiérarchies, bien trop banales), non, justement, bien au contraire, celle que l'on n'atteint que par la distance et les rapprochements improbables que permet la caricature ... et qui font ré-fléchir?

Georges Guille-Escuret

Anthropologue-Biologiste,
CNRS

Selon un vieux mythe railleur, le diable, ayant constaté l'incapacité des hommes à imaginer Dieu —

fut-ce de façon caricaturale — inventa le monothéisme pour rire un brin. Avec des tas de variables inconciliables, mais une base commune: « celui qui n'est pas avec moi est contre moi » (et ça va se payer). Il serait dommage d'oublier que la phrase « tuez-les tous, Dieu reconnaîtra les siens » fut prononcée devant Béziers (déjà!) par un représentant de l'ordre, des plus catholiques. Donc, gardons-nous de refuser par principe tous les amalgames: certains peuvent se révéler en catégories pour peu qu'on les discute avec méthode. Et n'oublions pas de nous méfier aussi des unions « sacrées » inspirées par des œcuménismes transitoires: la bonne foi, à la longue, c'est tuant. En ce moment de trouble, il faut résister tout particulièrement aux influences sournoises qui s'insinuent sous couvert d'une liberté des pressions qui nous ferait passer du libre arbitre à la liberté de l'arbitre: ainsi n'achèterai-je le prochain numéro de *Charlie Hebdo* que si je ressens vraiment l'envie d'accéder à son contenu. Sur ce point, je n'imagine pas un instant être désavoué par ceux qui, en matière d'indépendance, en connaissent un crayon. Le lecteur aura compris que, faute de savoir dessiner, j'ai eu ici recours à une caricature verbale: le calembour. Vive la mauvaise foi, les croyances hésitantes, les divinités recyclables et les autels de passe!

La trahison des images (Ceci n'est pas une pipe)

Œuvre (huile sur toile, 59 x 65 cm) de René Magritte datée de 1929. Elle est à voir au Musée d'Art Moderne de Bruxelles

« La représentation est une croyance ». Je crois que cette idée concentre une réplique anthropologique qui a été jusqu'ici passée sous silence (G. G.-E.).



Salvatore d'Onofrio

Anthropologue,
Université de Palerme

Les derniers jours ont été particulièrement éprouvants pour tous et heureusement que les rassemblements ont coupé l'angoisse. Je ne sais pas si j'aurai le temps d'écrire quelque chose. Ce à quoi il m'est venu de penser, je ne sais même pas pourquoi, c'est le four à pain le plus ancien du monde, le *tannur* (*tinduri*, *tabuna*, ...) dont on parle dans l'ancien testament (*tannurim*) et qui est connu dans tout le pays de religion musulmane. Voilà quelque chose qui au niveau de la culture matérielle me semble transcender les divisions et les haines pour nous reconduire à ce qui est partagé : une technique de fabrication, des gestes de cuisson et, peut-être, aussi de consommation. Côte à côte pendant des siècles les musulmans et les juifs se sont nourris du même produit levé, symbole de civilisation. C'est peut-être sur des choses simples, ou simplement humaines comme le *tannur*, qu'il faudrait insister pour contribuer à démanteler la fausse idéologie des extrémistes et des politiques démagogiques.

Boris Valentin

Préhistorien,
Université de Paris I

« Je suis Charlie » : expression à déconstruire maintenant, comme on le fit pour « les Bororos sont des Araras », formule qui aurait été prise un peu trop au sérieux. Parmi les universaux, ne pas oublier l'humour par conséquent, et faire en sorte de le partager. Réapprendre à partager. »



© Jean-Luc Enguebert



© Marie-Laure Alvarez



© Guenaëlle Pourmont

Illustrations pour *La Soupe de l'Espace* - Hyères



«Ils ont voulu nous enterrer
 ... ils ne savaient pas
 que nous étions des graines?»
 (proverbe mexicain)

Gil Bartheleyns
Historien,
chaire d'études visuelles
Université de Lille

Revenons quelques années en arrière – si seulement c'était possible ! Quand le journal danois *Jyllands-Posten* fait paraître en 2005 des caricatures du prophète Mahomet, des musulmans s'indignent jusqu'à lancer des menaces de mort et des gouvernements prononcent des peines parce qu'ils ressentent ces images comme des agressions envers leur foi. *Charlie Hebdo* republie les caricatures deux ans plus tard, entraînant des réactions similaires, et ainsi de suite. À chaque fois, beaucoup de commentateurs européens interprètent les remous comme étant plus politiques que religieux : il ne leur vient pas à l'esprit qu'une image puisse réellement avoir de l'effet sur ceux qui la voient. Le 7 janvier 2014, la presse et la France tremblent sur leurs bases dans l'effet de souffle des événements ; quelques jours plus tard, le dessinateur Luz s'exprime : « On doit porter une responsabilité symbolique qui n'est pas inscrite dans le dessin de Charlie », « Ceux qu'on a tués étaient juste des gens qui dessinaient des bonhommes¹. »

C'est dire l'écart qui peut exister entre les différentes manières de voir ou concevoir les images, et la nécessité absolue d'essayer de les comprendre par le biais de leur force, de leur efficacité. Notre tendance à considérer les images comme des représentations vraies ou fausses, et à les regarder presque toujours sur le mode interprétatif (qu'est-ce que ça veut dire ? plutôt que : qu'est-ce que c'est, qu'est-ce que je vois, quels effets ça produit ?), est décidément bien mal adaptée pour se rendre compte que l'image c'est d'abord un objet émotionnel.

Il est important de rappeler qu'une image ne peut être mauvaise en soi, mais il y a des « mauvais » montages entre sujet et public, lieux et genres, cultures, etc. Les dessins réalisés dans un contexte ont été reçus dans un tout autre contexte : d'un côté, la promotion inconditionnelle de l'image, de l'autre l'aniconisme relatif de l'islam ; d'un côté, l'allégorie et le second degré (satirique, trivial, la forme graphique de la caricature elle-même...), de l'autre une lecture littérale... Chaque contexte ignore très largement les enjeux de l'autre. Les uns sont athées et vivent dans une culture où le délit de blasphème est aboli depuis plus d'un siècle, les autres non. Or depuis le début du XXI^e siècle nous

vivons définitivement tous dans un seul monde, mais ce monde est pluriel. La crispation planétaire autour des images à charge (« caricature » vient de caricarer, « charger »), qui s'est soldée par la plus brutale des réactions – non pas la destruction des images, comme cela arrive le plus souvent, mais la destruction de leurs auteurs –, est un cas tristement exemplaire de malentendu.

Quelle preuve plus éclatante du besoin de literacy (d'alphabétisation) aux images et aux cultures visuelles du monde ? Parce qu'il n'aura échappé à personne que le fond de ce malheur, pour un chercheur et enseignant en sciences sociales, est une question d'altérité culturelle devant les images et le sacré. Mais on ne peut complexifier et s'ouvrir aux innombrables façons de se lier aux images que si l'on dispose de temps pour y penser et pour enseigner sérieusement les « cultures visuelles ». Au lieu quoi nous sommes pilonnés par les charges administratives, les demandes de financement et autres évaluations qui nous laissent hagards et épuisés. Au lieu de quoi aussi, en France, le Ministère (la Direction générale de l'enseignement supérieur et de l'insertion professionnelle) empêche catégoriquement la création de formations ayant pour objet le « visuel », c'est-à-dire son histoire, ses pratiques, ses techniques, ses enjeux sociaux. En vain nous essayons de faire accepter ce qui devrait être demandé aux universités.

Pierre-Olivier Dittmar
Historien,
EHESS

Les événements du début du mois de janvier obligent une fois de plus à défendre l'humour et la complexité. Jusque

dans un tel événement, avec sa brutalité, où tout semble émotion, il est plus que jamais nécessaire de se rappeler que cette dernière n'est jamais pure, que l'indignation – comme l'amour vis-à-vis d'une image se construit, et qu'ici aussi, il est largement question de Techniques et de Culture.

Plus que jamais il est nécessaire de lire Jeanne Favret-Saada², lorsqu'elle nous montre comment l'émotion ressentie dans les rues du Caire en 2005, se trouve à conjonction d'intérêts locaux, internationaux et individuels. Comment l'indignation d'une foule fut en l'occurrence provoquée et mise en scène par un groupe fondamentaliste, qui à partir du 3 décembre 2005 associa aux douze dessins initialement publiés dans *Jiland posten*, une série de trois images précisément diffusées pour créer l'outrage. Il s'agit du dessin d'un démon cornu accompagné de la mention « Mahomet le pédophile », et de la photographie d'un chien semblant sodomiser un musulman en prière. La dernière image est plus surprenante encore, il s'agit d'une photo de presse particulièrement étonnante, d'un individu barbu, vainqueur de la Pourcailhade de Trie-sur-Baïse, un festival potache, qui depuis 1975 se consacre, entre autre, à l'imitation du cri de cochon. La photographie de presse du vainqueur de l'année 2005 est volontairement associées aux caricatures du prophète publiée dans le quotidien danois, accompagnée de la légende (en arabe) « le vrai visage du prophète », l'ensemble étant présenté comme des preuves du sentiment anti-islamique au Danemark. Dans ce cas précis, c'est bien les censeurs qui produisent et diffusent ces images profanatoires qu'ils disent combattre. On conçoit ici la maîtrise du montage texte/image, du détournement iconographique au sein même des milieux iconophobes ; on constate l'instrumentation pour le pire, des catégories anthropologiques et iconographiques qui sont au cœur du dialogue historique entre chrétiens et musulmans. De fait, le sens de ces trois figures, le démon, le chien et le cochon, ne peut se comprendre qu'au sein d'une

histoire commune de plus d'un millénaire, dont la nature est profondément dialogique³.

Pour difficile que cela puisse être, l'implication dans la recherche de l'intelligence, de la complexité et la connaissance est encore le meilleur moyen que nous ayons à notre disposition pour faire de l'émotion qui nous submerge tous, le point de départ des dialogues et des rires de demain.



« Le vainqueur de la Pourcailhade 2005 », Photographie de Bob Edme pour Associated Press, illustration de « Duo Hogs top prize in pi-squealing contest », NBC News, 15 août 2005, (http://www.nbcnews.com/id/8959820#VOHI_0LbmQs).

Thierry Smolderen

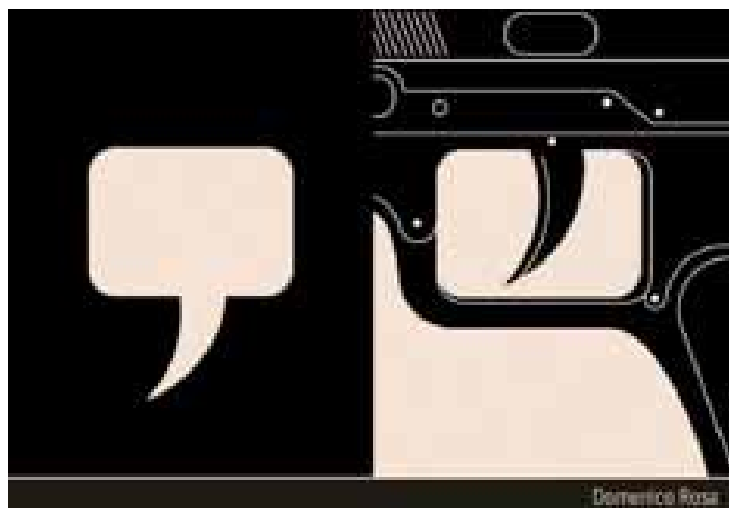
Beaux Arts,
Angoulême

« Je ne me lasse pas d'admirer cette composition du dessinateur italien Domenico Rosa, qui, à travers un jeu purement formel, parvient à résumer de manière si juste l'opposition entre la libre parole et la violence physique et mécanique utilisée par les tueurs du 7 janvier.

La bulle de bande dessinée est un « expédient abstrait » (un « *abstract trick* »), utilisé par les dessinateurs de BD depuis les années 1900 pour représenter la parole comme « image sonore » (un nouveau type de citation qui apparaît au moment où se popularise l'enregistrement phonographique). L'utilisation inventive d'expédients abstraits – la bulle, les étoiles après un choc, les lignes de mouvements, les onomatopées etc. – est l'une des traces vivantes de la très longue tradition hiéroglyphique dont est issue la bande dessinée et dont les racines remontent à la satire graphique du ^{xvii}^e et ^{xix}^e siècle, aux livres d'emblèmes du ^{xvii}^e siècle, et plus loin encore aux phylactères du Moyen Âge.

Souvent fondés sur des analogies subtiles et plus profondes qu'il n'y paraît, ces expédients abstraits ont toujours été méprisés pour leur côté irréaliste et ludique par les commentateurs sérieux (comme G.E. Lessing, à la fin du ^{xvii}^e), qui comprenaient sans doute confusément que ces « trucs » étaient sources d'un dynamisme sémiotique déstabilisant, dont les conséquences étaient difficiles à mesurer et à anticiper pour toutes les formes de pouvoir institutionnel. Ainsi, en France, vers 1905-1906, l'utilisation de la bulle « phonographique », inspirée par les productions américaines, se voit subitement stoppée dans des journaux français comme *Ki-Li-Rit* (elle ne réapparaîtra en France qu'un quart de siècle plus tard chez Alain St Ogan, en même temps que le cinéma parlant).

Des paroles flottant comme des ballons dans le ciel des images, tout juste rattachées par une ficelle à la bouche d'un petit garnement farceur... Proche du



© Domenico Rosa

graffiti et de la satire graphique anonyme, ce dispositif évanescant, d'une extraordinaire légèreté (bulle, fumetti, ballon), met en péril l'organisation même du langage écrit et imprimé, dont tout le système est voué à rattacher un énoncé à sa source autorisée et responsable par une série de garde-fous grammaticaux (guillemets et autres formes d'attribution et de citation). D'une certaine manière, la bulle de bande dessinée représentait pour l'organisation rigide et pyramidale de la parole institutionnelle, un véritable défi : sur ce mur de papier, s'inscrivait la fin d'une certaine civilisation de la « parole réservée » (au pouvoir, aux élites responsables, aux institutions).

C'est ce ballon lumineux que le dessinateur Domenico Rosa oppose à l'arme du tueur. Il ne s'agit plus ici d'opposer la verticalité rigide de la parole institutionnelle aux zigzags incohérents de la parole libre (ce qui serait l'affaire de la censure - comme dans le cas du « Bal tragique »), mais d'opposer deux modes d'expression : la pointe de la bulle, par une simple opération de translation, devient une froide gâchette de métal. Du même coup, l'espace d'expression (la forme vide de la bulle), n'est plus capable de dire qu'une chose : « Tu es mort », de la manière la plus mécanique, la plus stupide et répétitive qui soit. Au lieu d'être ouvert sur le monde, le dispositif se referme sur son solipsisme morbide, son pieu de métal s'enfonçant désormais dans l'enveloppe vivante de la parole libre. »

NOTES

Une de *Charlie l'Hebdo*

1. Propos recueillis par Anne Laffeter, *Les Inroks*, 10 janvier 2015.
2. Favret-Saada, J. 2007 *Comment produire une crise mondiale avec douze petits dessins*. Paris: Les prairies ordinaires: 106-109
3. Har-Peled, M. 2009 Animalité, pureté et croisade. Étude sur la transformation des églises en étables par les Musulmans durant les croisades, XII^e-XIII^e siècles, *Cahiers de civilisation Médiévale* 52: 113-136.